

# NOVA & VETERA

---

AVRIL  
MAI  
JUIN 2013

NOVA ET VETERA  
DE BENOÎT XVI À FRANÇOIS

SAMUELE PINNA  
LA PERSONNALITÉ DE L'ÉGLISE  
DANS L'ŒUVRE DE CHARLES JOURNET

GILLES EMERY, O.P.  
L'INHABITATION DE DIEU TRINITÉ DANS LES JUSTES

CYRILLE DEBRIS  
CONTINENCE ET TEMPÉRANCE  
DANS L'ŒUVRE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

MICHEL NODÉ-LANGLOIS  
LAÏCITÉ : UN PRINCIPE THÉOCRATIQUE ?

MARTA ROSSIGNOTTI JAEGGI  
ONTOLOGIES ANALYTIQUE ET ARISTOTÉLICO-THOMISTE :  
UNE CONVERGENCE POSSIBLE ?



*Augustin philosophe et prédicateur*, Hommage à Goulven Madec, Actes du colloque international organisé à Paris les 8 et 9 septembre 2011, édités par ISABELLE BOCHET (Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité 195), Paris, Institut des Études Augustiniennes, 2012, 590 p.

Les amis et admirateurs de Goulven Madec (1930-2008) ne pouvaient pas avoir de plus généreuse idée que celle d'organiser un colloque pour honorer sa mémoire et la fécondité des travaux qu'il a consacrés à la pensée de saint Augustin pendant plus de cinquante ans. Si les contributions de ce colloque, organisé à Paris les 8 et 9 septembre 2011, cherchent en premier lieu à présenter l'originalité des recherches de G. Madec, elles se concentrent ensuite sur les thèmes qui lui étaient chers et se répartissent sous trois têtes de chapitre : Augustin et Porphyre, Augustin et la philosophie, Augustin et le service de la Parole.

Isabelle Bochet, qui a eu l'honneur d'ouvrir le colloque, montre bien comment « l'unité de la recherche de G. Madec tient fondamentalement à son souci de rejoindre ce qui fait l'unité de la vie et de la pensée d'Augustin : le Christ ». Comme il l'a lui-même exprimé dans une conférence : « Augustin n'a pas écrit de christologie ; mais le Christ est partout présent dans sa vie et ses œuvres. Sa pensée sur le Christ, c'est sa vie spirituelle entière, son expérience personnelle et communautaire du Christ, la conversion et la liturgie. » (p. 30) Cet aperçu d'ensemble fut suivi de quatre exposés examinant tout

à tour la contribution essentielle que G. Madec a eue dans la genèse du projet de l'*Augustinus-Lexikon* (C.P. Mayer), sa contribution régulière durant quarante ans au « Bulletin augustinien » de la *Revue d'Études augustiniennes et patristiques* (A.D. Fitzgerald), sa manière nouvelle de mettre en lumière le couplet *scientia-sapientia* appliqué au Christ par Augustin comme principe de cohérence de sa doctrine (R. Dorado), enfin, les deux sources inséparables à ses yeux de la spiritualité augustinienne que sont l'intériorité et la communauté (J.F. Petit).

Les deux contributions de la deuxième partie poursuivent l'intérêt que G. Madec a porté dès le début aux rapports entre Augustin et Porphyre, en publiant tout d'abord la traduction restée inédite qu'il avait faite des fragments du *De regressu animae* (*Sur le retour de l'âme*) du philosophe néoplatonicien. Cette traduction, remarquablement introduite et annotée par R. Goulet, nous donne en particulier la définition de l'âme, héritée de Plotin, qui est au cœur de la réflexion de Porphyre. Pour lui, « l'âme est essentiellement intellect, elle est immortelle et sa transcendance n'est jamais compromise par sa descente dans le monde sensible et son lien avec le corps » (p. 108). Et R. Goulet de nous montrer comment Augustin s'oppose à Porphyre sur le thème de la purification de l'âme par les pratiques de la théurgie et de la goétie, pour lui toutes deux trompeuses, dangereuses et illicites parce qu'entièrement soumises à l'activité des démons.

Grâce à une excellente mise au point réalisée par I. Bochet, la troisième partie

commence par un magnifique inédit de G. Madec sur « Augustin et l'*Hortensius* de Cicéron », dont l'impact fut déterminant sur les conversions et la vie intellectuelle d'Augustin. Suit un essai d'Isabelle Bouton-Touboullic, dans lequel elle évoque le rôle dévolu à Alypius comme défenseur des *Academici* dans les dialogues de Cassiciacus, rôle qui, selon elle, « n'est pas dépourvu de substrat biographique. Il participe aussi de ce jeu de point et de contrepoint que cette œuvre orchestre entre les deux amis, progressant à des rythmes différents et avec des difficultés différentes sur la voie de la conversion, l'image d'Alypius éclairant celle d'Augustin. À ce titre, dit-elle, « Alypius est un gardien de la mémoire d'Augustin » (p. 314). B. Stock analyse ensuite la manière dont le soliloque a évolué dans les textes de Sénèque, Épictète et Marc-Aurèle, avant d'examiner l'utilisation du dialogue intérieur par Augustin et Boèce.

Même s'il le fait rarement, Augustin utilise l'expression de *philosophia christiana*: quel contenu faut-il alors lui donner? Dans sa réponse, O. Boulnois précise d'abord que, si cette expression est peu fréquente, c'est certainement que l'évêque d'Hippone « préférerait la simplicité du chrétien à la technicité d'une élite » (p. 369). Quant au contenu, il observe que, « dans l'unité de la démarche augustiniennne, la philosophie chrétienne est totalement révélée et totalement rationnelle. Elle est à la fois accueil de la foi et acte de la raison. Augustin ne cesse donc pas d'être philosophe en se découvrant illuminé par la foi. En un mot, il invente la rationalité théologique » (*ibid.*).

Les deux dernières interventions de cette troisième partie apportent encore de précieux développements sur les thèmes déjà abordés de l'intériorité en mouvement et de la quête de la sagesse chez Augustin. L'une, pour donner tout son relief à la dynamique propre de l'orientation

intentionnelle de l'homme (L. Alici), l'autre pour montrer qu'Augustin lui-même, « qu'il se considère comme philosophe, évêque ou père de l'Église, se donne toujours le même but, celui de rechercher la vie heureuse et de démontrer que la vie chrétienne, inspirée par le scandale de la croix, folie pour les païens et sagesse de Dieu, l'emporte sur toutes les autres doctrines philosophiques » (G. van Riel) (p. 405).

L'édition critique du *Sermon 139* sur Jean 10,30 : *Moi et le Père nous sommes un*, faite par F. Dolbeau, nous introduit dans la quatrième partie, qui explore quelques aspects du génie avec lequel Augustin s'est fait serviteur, exégète et prédicateur de la Parole. Que ce soit dans les développements christologiques des premières *Enarrationes in Psalmos* (P.-M. Hombert), l'interprétation des larmes de Pierre (Mt 26, 69-75) (M. Dulaey) ou encore l'analyse de la destinée du peuple d'Israël dans Rm 9-11 (A. Massie), chaque fois, les auteurs s'émerveillent de la profondeur et de la rigueur d'une pensée qui ne recule devant aucune difficulté.

Les trois derniers articles abordent enfin la méthode de travail dont Augustin s'est servie sur ses propres textes comme sur les textes d'autrui (C. Weidmann), la réception de son œuvre au xvii<sup>e</sup> siècle dans la pensée de Pascal (Ph. Sellier) et dans la phénoménologie du xx<sup>e</sup> siècle (E. Falque).

Le soin avec lequel les articles ont été édités, et avec lequel les index complets des citations scripturaires et augustiniennes, auteurs anciens et médiévaux, classiques et modernes ont été dressés, font de cet hommage un ouvrage de référence important.

Jean BOREL

CLAUDE VIGÉE, *Rêver d'écrire le temps*. De la forme à l'informe, Paris, Éditions Orizons, 2012, 571 p.

« Un poète est un homme qui rétablit la joie », voilà ce que Claude Vigée pense de la vocation de tout poète comme de la sienne. Y a-t-il plus belle aventure que celle-là ? La joie dont cette poésie témoigne n'« annonce-t-elle pas en plein hiver gelé un avenir qui n'est pas encore dessiné, un futur inouï, un événement imprévisible ? ».

« Chez moi, dit-il, l'expérience personnelle s'est très tôt changée en une aventure de la parole. Dès la première adolescence, la difficile réalité de mon existence terrestre s'est à la fois durcie et détendue, libérée dans la vérité fragile mais cristalline du poème. Pour moi, de la vie à la parole et de la parole à la vie, puis à l'écrit, il y a un va-et-vient constant, une respiration, un pur don de vivre. (...) C'est alors que le plus intime trésor du cœur peut devenir bien public, apportant la joie et le réconfort à chaque homme qui souffre en ce monde. En dardant vers autrui l'énergie incorporée aux éléments du langage, le poème comble l'intervalle qui règne entre les individus. Il dissipe l'opacité ou nous marchons à tâtons, dans l'attente insoutenable de l'amour. Par le poème, la passion qui brûle en nous se concrétise et s'universalise. » (p. 405)

Mais Claude Vigée n'est pas qu'un poète juif, il est aussi professeur de littérature et critique littéraire, car pour lui ces trois préoccupations n'en font qu'une. C'est ce dont il veut témoigner dans ce volume qui rassemble à la fois des textes de réflexions et de souvenirs personnels, et ses plus beaux essais qui vont à la rencontre des écrivains et des autres poètes qu'il a ou non rencontrés au cours de sa vie. Camus, Flaubert, Claudel, Baudelaire, Malraux, Celan, Goethe sont ici l'objet d'explorations aussi brillantes

qu'inédites dans lesquelles Vigée cherche chaque fois à discerner, par-delà la diversité des choses créées et le clivage des genres, l'unité de l'être et son choix existentiel profond. Comme il le dit au sujet des livres de Camus : replacés dans leur véritable cadre biographique et intellectuels, ils révèlent la croissance d'une œuvre unique, organiquement liée, où le travail de la raison parachève et rassemble les intuitions sensibles de l'origine.

Cette attention aux autres prend chez Vigée une intensité si exceptionnelle et lucide qu'elle devient porteuse de sens pour tous. Reprenant un mot de Martin Buber, il n'est rien de plus intéressant pour lui que de « reconnaître quelqu'un dans sa vérité propre, que de le confirmer dans son existence à lui. La reconnaissance d'autrui ne s'effectue pas seulement à l'intérieur de l'âme, mais elle sort de l'âme pour aller dans le monde et y devient un événement actuel ».

Que littérature et vie se promeuvent ainsi mutuellement, c'est ce que Claude Vigée nous montre et ce dont il nous invite à faire nous-même l'expérience.

Jean BOREL

FRANCO CARDINI, *La société médiévale*, Paris, Éditions Picard, 2013, 285 p.

Franco Cardini, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Florence et dans diverses universités du monde, a l'ambition « d'esquisser dans cet ouvrage un concept du Moyen Âge, partant non pas de chronologies rigides, mais de principes thématiques qui servent à définir, autant que possible, les différentes manières de penser et de sentir d'une époque, les divers cadres institutionnels qui se sont succédé, les persistances ainsi que les éléments de discontinuité et, parfois, de rupture véritables par rapport au passé ».

On ne peut être plus clair. Et le résultat est aussi passionnant et réussi que possible. D'autant plus, d'ailleurs, qu'une iconographie en couleurs exceptionnelle, et complètement renouvelée par rapport aux précédents ouvrages sur le Moyen Âge, enrichit et illustre le texte au fil des pages.

Bénéficiant de toutes les minutieuses et précises recherches faites depuis quelques décennies, lesquelles n'ont cessé de dépolir les images d'Épinal plus ou moins romantiques qu'on a pu se faire du Moyen Âge, et qui ont prévalu jusqu'à il y a peu de temps, F. Cardini peut alors aujourd'hui non seulement dépasser une présentation purement événementielle de ce millénaire d'histoire, mais nous plonger de manière vivante et synthétique à l'intérieur des mouvements, des inflexions, des évolutions successifs par lesquels la société médiévale elle-même a façonné son autoportrait.

Les préoccupations spécifiques des peuples de l'Europe médiévale sont ainsi saisies en quelques vingt-six chapitres comme autant de médaillons dans un même vitrail : la nécessité impérieuse d'une politique de « vivre ensemble » entre barbares et autochtones, la christianisation progressive des campagnes et des villes, la répartition des devoirs et des charges par la tripartition fonctionnelle des *oratores*, *bellatores* et *laboratores*, la structure et la sacralité des pouvoirs de l'empereur et du pape, la naissance des aristocraties à travers la chevalerie, les rites et les coutumes, les organisations domaniales et les limites de l'esclavage et du servage, la renaissance urbaine et la première culture bourgeoise.

L'auteur nous immerge aussi dans l'univers des sept arts libéraux et des célèbres universités où l'on rivalisait de génie pour construire ce qui va devenir la rationalité théologique et philosophique occidentale, dans les affrontements et les proximités entre chrétiens d'Orient et d'Occident, juifs et musulmans, les ennemis intérieurs et marginaux que furent les hérétiques et l'inquisition, les rythmes annuels des fêtes, des pèlerinages et des carêmes, mais aussi, bien sûr, les renouveaux de la magie, de l'astrologie, de l'alchimie et des offensives et des oppositions qu'ils ont rencontrées.

Quelques beaux chapitres évoquent aussi les rapports entre le latin et les langues vulgaires, la naissance de la littérature et de l'amour courtois, l'art sacré et l'art profane, l'évolution de l'architecture romane à l'architecture gothique et les corporations de métiers.

Enfin, l'ouvrage se termine par les crises de famine, de peste et de guerres qui ont chaque fois considérablement affaibli la société médiévale, par la découverte de l'Asie et des échanges commerciaux possibles, et par les perspectives nouvelles qui s'ouvrirent alors avec le premier humanisme et les premières grandes explorations navales qui conduisirent au Nouveau Monde.

Nous félicitons l'auteur de l'art avec lequel il sait tenir son lecteur en haleine et lui faire découvrir, s'il ne la connaît pas encore, la richesse extraordinaire du Moyen Âge, ou lui faire redécouvrir ce qu'il croit déjà connaître d'une manière toute nouvelle.

Jean BOREL